Dynamiques environnementales

Journal international de géosciences et de l'environnement

39-40 | 2017

**Explorateurs, femmes et hommes de science :
voyages en terres mal connues**

George Nathaniel Curzon, explorateur, administrateur, ou de l'utilisation politique de la découverte en Asie Centrale russe

*George Nathaniel Curzon, explorer, administrator, or use discovery policy in
Russian Central Asia*

Flavien Bardet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/dynenviron/490>

DOI : 10.4000/dynenviron.490

ISSN : 2534-4358

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2017

Pagination : 168-179

ISSN : 1968-469X

Référence électronique

Flavien Bardet, « George Nathaniel Curzon, explorateur, administrateur, ou de l'utilisation politique de la découverte en Asie Centrale russe », *Dynamiques environnementales* [En ligne], 39-40 | 2017, mis en ligne le 01 juin 2018, consulté le 28 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/dynenviron/490> ; DOI : 10.4000/dynenviron.490

La revue *Dynamiques environnementales* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

« In Asia, where victories cease difficulties begin »
The Duke of Wellington, 1839

Portrait de George Nathaniel Curzon réalisé par John Singer Sargent en 1914, Royal Geographical Society, London (Licence CC 0-Domaine public, Wikimedia commons).

George Nathaniel Curzon, explorateur, administrateur, ou de l'utilisation politique de la découverte en Asie Centrale russe

Flavien Bardet¹

Pour Aaron et Yael

Résumé/Abstract

George Nathaniel Curzon (1859-1925) fut l'un des témoins privilégiés de l'apogée de l'empire victorien et de ses premiers soubresauts. De par son parcours, son éducation et son ambition, Curzon fut aussi l'un des acteurs principaux de ce mouvement d'agrégation puis de déliquescence de l'empire. Attiré par le voyage, il comprit très tôt, à peine sorti de l'adolescence, qu'une bonne connaissance des territoires susceptibles de se voir disputer à la Grande-Bretagne lui donnerait un avantage considérable sur ses rivaux politiques, à une époque où les Cabinets se composaient largement d'amis et de relations familiales. Nous étudierons ainsi l'impact des observations faites par Curzon en Asie Centrale en 1888 puis entre 1889-1890 sur sa pratique politique lorsqu'il devint Vice-roi des Indes (1898-1905).

George Nathaniel Curzon, explorer, administrator, or use discovery policy in Russian Central Asia

George Nathaniel Curzon (1859-1925) was after the First World War one of those British politicians who had had the occasion to have a first-hand experience of the climax and early demise of the British empire. His family background, education and ambition though also made him one of the most conspicuous actors of the period. Keen on traveling abroad, he understood at a very early stage in his life that having a personal knowledge of the hotly debated territories around India would give him an edge over his political contestants at a time when Cabinets were mostly the play of family ties.

Mots clés/Key-words

Curzon, Inde, empire britannique, Russie, Asie Centrale.

Curzon, India, British empire, Russia, Central Asia.

Introduction

George Nathaniel Curzon parvint à la Vice-royauté de l'Inde britannique (1899-1905) à seulement 39 ans, ce qui fit de lui le second plus jeune Vice-roi de l'histoire après Lord Dalhousie (1847-1856), qui avait lui 36 ans lorsqu'il accéda à cette fonction. Elu aux Communes sur un siège conservateur, Curzon et son héritage en Inde firent l'objet d'âpres débats, alors même que son mandat de 5 ans à la Vice-royauté

n'était pas achevé. Les Libéraux lui reprochèrent sa gestion catastrophique des famines de 1899-1900 qui coûtèrent la vie à quasiment 1 250 000 Indiens¹, sa politique fiscale, tout autant que ses choix budgétaires

1. Caldwell Lipsett, dans une hagiographie consacrée au mandat de Curzon en Inde, tenta bien de minimiser la responsabilité de l'administration britannique en attribuant jusqu'à 1/5^e des morts à des maladies annexes à la famine et en attribuant la forte mortalité des années de famine aux Etats princiers non-gérés par le Raj. Pour autant, avec 2 304 951 morts pour la seule année 1900, l'excédent de mortalité se montait à 1 236 855. Caldwell Lipsett, H. *Lord Curzon in India, 1898-1903*. London : Everett, 1903, pp. 56-7.

1. CLIMAS EA 4196, Université Bordeaux Montaigne, France - flavien.bardet@u-bordeaux-montaigne.fr

voire même sa personnalité. Son jeune âge non moins que sa soif de pouvoir et son désir de marquer de son empreinte son passage en Inde, associés à une forme de conscience de classe extrêmement prégnante firent de Curzon, pour une partie de l'ancienne garde restée fidèle aux idéaux libéraux de Gladstone, un « arriviste »² arrogant et vaniteux menant une politique impériale contraire à la tradition britannique de l'*indirect rule* officialisée depuis le début du XIX^e siècle³.

I- Curzon et la théorie de l'empire

L'histoire proche retiendra les noms de trois administrateurs coloniaux qui ont à leur manière défini et cherché à influencer la politique impériale britannique. Entre la fin du XIX^e siècle et la fin de la première guerre mondiale, la Grande-Bretagne hésitait entre une politique libérale dite de « *masterly inactivity* » voulue par Gladstone⁴ le long des frontières indiennes et une course aux armements navals décidée par les Conservateurs pour sortir de l'isolement diplomatique européen du tournant du siècle. Les « jingoes », ancêtres britanniques des faucons américains, faisaient alors face aux « Little Englanders » opposés à toute politique expansionniste. C'est dans ce contexte qu'Evelyn Baring (Lord) Cromer, Frederick John Dealtry Lugard, et, l'objet de cet article, George Nathaniel Curzon, revisitèrent la pratique impériale britannique pour l'adapter au mieux aux nouvelles circonstances diplomatiques de la fin du siècle précédent.

Cromer, ancien Consul général d'Egypte, publia en 1909 un petit ouvrage, *Ancient and Modern Imperialism*, qui se voulait un résumé de deux siècles et demi de pratique impériale par la Grande-Bretagne dans le contexte de la course aux armements européens. Ce très court ouvrage fit date, car il permit de proposer une synthèse de la vision utilitariste de l'empire qui fut notamment reprise et critiquée par Lénine⁵. Cromer souhaitait démontrer que la Grande-Bretagne agissait comme une Rome qui aurait appris de ses erreurs dans ses relations avec ses dominions. Il revenait ainsi sur les grandes différences historiques et politiques existant entre la Grande-Bretagne, la France et la Russie en insistant notamment sur les particularités des impérialismes britannique et russe en Asie et en Asie centrale. Une particularité de l'empire britannique se détachait, selon Cromer, dans le fait que la Couronne ne menait pas une « politique de tribut », mais de commerce⁶. De fait, la Grande-Bretagne contrairement à la Russie n'était pas portée à « assimiler » les populations sur lesquelles elle étendait son autorité⁷. En conséquence, Cromer notait que la différence ultime entre la Grande-Bretagne et

ses concurrentes s'attachait à la notion de « *self-government* » associée à une véritable autonomie laissée aux gouvernés. Pour autant, Cromer n'allait pas jusqu'à parler d'indépendance pour l'Inde, qu'il qualifiait de « crime contre la civilisation » au vu des différences fondamentales de cultures, de religions et de langues entre les divers états indiens⁸.

Lugard quelques années plus tard, en 1922, théorisa le « double mandat » britannique dans le cadre de l'empire tropical africain de la Couronne. Par « double mandat », Lugard, qui avait lui-même été administrateur colonial du Nigéria, entendait la possibilité de confier la gestion quotidienne des affaires courantes à un corps de fonctionnaires recrutés parmi les populations locales⁹. Dans un contexte de concurrence impériale en Afrique subsaharienne et de montée des nationalismes anti-coloniaux, les Britanniques entendaient ainsi ne conserver la mainmise que sur l'orientation politique et commerciale de leurs colonies, laissant peu ou prou les questions sociales, d'éducation, de santé, voire de défense aux bons soins des élites locales. Dès lors, l'indépendance devenait une possibilité à sérieusement envisager sur le long terme¹⁰.

Le troisième administrateur colonial qui sut influencer durablement la Grande-Bretagne n'était pas à proprement parler un théoricien ou un intellectuel. Au-delà de ses écrits, ce fut en effet essentiellement la pratique du pouvoir en Inde qui permit à Curzon d'amorcer un virage stratégique en proposant de revenir sur la tradition du « *self-government* » et en appliquant les recettes qui fonctionnaient à ses yeux le mieux le long des lignes de défense du Raj : celles des Russes. Curzon opposait alors à la théorie de non-ingérence libérale dite, selon la formule de Gladstone restée célèbre, de « *masterly inactivity* », celle d'« *interference and incorporation* »¹¹ d'inspiration russe. Il sera question dans les pages qui suivent de démontrer en quoi cette politique d'ingérence, mais surtout d'assimilation, se voulait contraire à l'esprit et à la lettre de l'impérialisme britannique d'alors.

La carrière de Curzon s'inscrit littéralement dans les luttes d'influence autour de la protection des frontières nord de l'Inde britannique, la « forteresse indienne » comme l'appelait le Vice-roi, soit, d'est en ouest, Tibet, Russie, Afghanistan et Perse¹². Le grand jeu qui se jouait alors entre la Grande-Bretagne et la Russie visait à empêcher l'un des protagonistes d'accroître son influence (cas de la Grande-Bretagne), qui à gagner du terrain sur son concurrent (cas de la Russie) : tel était à tout le moins le constat que Curzon dressait de la situation avant qu'il ne décide d'assumer la responsabilité d'une inversion des rôles en accédant à la Vice-royauté¹³. En Angleterre, écrivait Curzon, le Parlement débat, la presse s'émue,

2. O'Donnell, C.J. *The Failure of Lord Curzon : A Study in Imperialism*. London : Fisher Unwin, 1903, pp. xi : 3-5.

3. Armitage, David. *The Ideological Origins of the British Empire*. Cambridge : Cambridge University Press, 2000, pp. 18-22 ; Seeley, John Robert. *The Expansion of England : Two Courses of Lectures*. Leipzig : Bernhard Tauchnitz, 1884, pp. 47-53 ; 83-4.

4. Wynn, Antony. *Persia in the Great Game : Sir Percy Sykes, Explorer, Consul, Soldier, Spy*. London : Thistle, 2015, p. 6.

5. Lénine, Vladimir Ilitch Oulianov, dit. *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme* (1916). Paris : Editions Science Marxiste, 2010, p. 99.

6. Cromer, Evelyn Baring, Earl of. *Ancient and Modern Imperialism* (1910). Honolulu : University Press of the Pacific, 2001, p. 45.

7. Cromer, p. 79.

8. Cromer, p. 123.

9. Lugard, Frederick John Dealtry. *The Dual Mandate in British Tropical Africa*. London : William Blackwood, 1922, pp. 94-5.

10. Lugard, pp. 194-8.

11. Curzon, George Nathaniel. *Russia in Central Asia in 1889 and the Anglo-Russian Question*. London : Longmans, 1889, p. 333.

12. Curzon, George Nathaniel. *A Viceroy's India : Leaves from Lord Curzon's Note-Book*. Edited by Peter King. London : Sidgwick and Jackson, 1984, p. 97.

13. Curzon, *Russia in Central Asia*, pp. 304 ; 317.

mais « l'épée ne sort pas du fourreau »¹⁴ lorsque les Russes s'emparent de Khiva, de Bokhara, de Merv, de Pendjeh ou de Samarkand, pour ne citer que les villes les plus symboliques du Turkestan et du Sud-est de l'Afghanistan censées rester impénétrables aux ambitions du Tsar. Force était de reconnaître que malgré tous ses défauts, la puissance russe semblait bien destinée, au crépuscule du XIX^e siècle, à finalement remporter le grand jeu commencé un siècle auparavant.

II- L'Asie centrale, un terrain de jeu inadapté à l'Angleterre

Le grand jeu en tant que tel couvre plus d'un siècle d'intrigues, d'explorations et de politiques d'influence souvent entreprises sans la sanction officielle de l'une ou de l'autre des deux grandes puissances concurrentes. Il convient dans un premier temps de rappeler que la zone située entre les frontières de l'empire russe et celles du Raj en Asie centrale était encore considérée, en 1889, comme une « *terra incognita* »¹⁵. La même expression de *terra incognita* était déjà utilisée en 1877 par le diplomate dandy Lord Lytton pour désigner les frontières perso-afghanes entre l'empire russe et le Raj¹⁶. Jusque dans les rapports du *Foreign Office*, on retrouve cette idée que le sud de l'Afghanistan était encore largement inconnu des Britanniques à l'époque où Curzon occupait la Vice-royauté. Les Russes, à l'inverse, marchaient dans la région quasiment en terrain conquis¹⁷.

On retrouve cette conception au moins jusqu'en 1902 dans les pages du récit de voyage entrepris le long de la ligne de la transcapienne par Donald Stuart, en préface à un ouvrage enthousiaste vis-à-vis des avancées considérables qu'avaient permises la politique russe en Asie centrale¹⁸. Stuart encourageait alors une prise de position ferme de la Grande-Bretagne en Perse sans toutefois oser se départir d'une véritable fascination pour les politiques militaristes russes¹⁹. Il doit être noté qu'à l'époque où Stuart publia son récit de voyage en Asie centrale russe, le parti « *jingo* » conservateur et impérialiste en Grande-Bretagne avait fait de l'Allemagne l'ennemi à abattre, et de la Russie un allié potentiel. Curzon, nous le verrons, à l'époque où il gouvernait l'Inde britannique, oscillait précisément entre ces deux positions : une fascination pour la Russie qu'il associait, contrairement à l'auteur cité ci-dessus, à une menace constante sur sa propre position de garant de l'intégrité territoriale et politique de l'empire britannique. Curzon prenait en effet son mandat à la Vice-royauté des Indes britanniques très au sérieux, se considérant responsable du maintien de la position mondiale de la Couronne grâce au contrôle du Raj²⁰.

Ces grands idéaux en tête, Curzon se lança dans les années 1880-1890 dans une courte campagne d'exploration de ces terres inconnues qu'il formalisa dans deux ouvrages diversement accueillis en Grande-Bretagne²¹. Son expérience du terrain lui valut en revanche les critiques élogieuses de l'*India Office* tenu par les Conservateurs, qui faisait de Curzon le « plus grand spécialiste anglais vivant de la Perse et des affaires russes en Asie centrale »²².

Il est assez symptomatique de la pensée de Curzon de constater que dans ses ouvrages, l'histoire du grand jeu n'est pas tant celle de l'exploration, de l'espionnage et de la découverte de la *terra incognita* d'Asie centrale que celle des tentatives d'invasion russes de l'Inde. En dix pages et quasiment autant de plans avortés par la Russie – parfois épaulée par la France – pour déloger les Britanniques du Raj, Curzon tentait, dans *Russia in Central Asia* (1889)²³, d'alerter les milieux impérialistes britanniques et de leur faire prendre conscience qu'une nouvelle politique impériale était nécessaire dans cette partie du globe.

Curzon datait ainsi la naissance du grand jeu anglo-russe à 1791, lorsque les Français envisagèrent une expédition partie du nord de l'Afghanistan, de Bokhara à Kaboul, pour déferler sur les Indes britanniques appuyés par la puissance militaire russe. Les années suivantes, 1800 puis 1807, virent à nouveau de sérieuses tentatives de prendre d'assaut le Raj, dans les deux cas sous l'égide de Napoléon, en 1800 Premier Consul de France, et de l'empereur Paul, puis Alexandre, de Russie. De nouveaux plans furent échafaudés par les Russes en 1837, 1855 puis 1878 depuis les positions reculées de l'empire russe en Asie Centrale. En 1878, la Russie prévoyait un mouvement en tenailles de Khiva à l'ouest et de Samarkand à l'est. L'Afghanistan, indépendante mais morcelée, instable et endettée, devenait de fait la clef de l'Inde. Le Baluchistan, au sud-est de la Perse, avait été annexé par les Britanniques en 1877. Pourtant, plus à l'est, le ratio militaires/population locale pour les zones du nord de l'Inde du Turkestan sous influence russe et pour le Raj semblait parler de lui-même : 1/50 du côté russe contre 1/300 du côté britannique²⁴.

Les mêmes constatations entraînant les mêmes craintes, Curzon ne pouvait comprendre comment, presque trente ans plus tard alors qu'il se trouvait à la tête du Raj, le *Foreign Office* avait pu rester insensible à cette situation²⁵. Dans deux rapports distincts, Curzon se plaignait d'une situation que les

14. Curzon, *Russia in Central Asia*, pp. 318-9.

15. Curzon, *Russia in Central Asia*, pp. 4 ; 42 ; 265 ; Stuart, p. 1.

16. Lipsitt Caldwell, p. 30.

17. Cabinet Papers, series 37 (FO), Londres, National Archives, Kew : CAB 37/67/89, India Office to Governor General of India in Council, 25/12/1903, John Brodrick, p. 4.

18. Stuart, Donald. *The Struggle for Persia*. London : Methuen, 1902, p. 1.

19. Voir par exemple la critique de l'ouvrage dans le magazine conservateur anglais *The Spectator* du 31/01/1903 : <http://archive.spectator.co.uk/article/31st-january-1903/11/the-struggle-for-persia>.

20. Voir par exemple : C. O'Donnell, pp. 47-50. Cet ouvrage très critique envers Curzon, publié dans un premier temps de manière ano-

nyme par un ancien commissaire libéral des divisions de Bhagalpur et de Rajshahi au Bengale, expliquait notamment que le Vice-roi souhaitait pouvoir se positionner comme la pierre angulaire d'un nouvel impérialisme expansionniste entre l'Europe et l'Asie. Curzon était alors accusé d'utiliser l'Inde, ses ressources et ses populations pour se positionner en Grande-Bretagne comme un futur homme d'état incontournable.

21. Son ouvrage en deux volumes, *Persia and the Persian Question*, se voulait une somme sur le grand jeu anglo-russe censée marquer l'histoire, comme il l'expliquait en toute modestie dans son introduction au volume I. Certains de ses compatriotes ne manquèrent pas de remarquer que cette somme, fruit de trois années d'écriture, ne reflétait en réalité qu'une expérience du terrain de six mois. Voir : Curzon, George Nathaniel. *Persia and the Persian Question* (2 vols). London : Longmans, 1892, pp. 5-16 ; O'Donnell, pp. 5-6.

22. CAB 37/79/148, Afghanistan, 12/08/1905, John Brodrick.

23. Curzon, *Russia in Central Asia*, pp. 323-33.

24. Curzon, *Russia in Central Asia*, p. 335.

25. Wynn, p. 185.

figure 1 : Carte de la transcaspienne, 1890 (Source : George Dobson, *Russia's Railway Advance into Central Asia*, p.110).

gouvernements britanniques successifs avaient laissé se dégrader. En 1903, Curzon et son Commandant en Chef des armées en Inde, Kitchener, ne pouvaient que manifester leur impatience face à l'existence des tenailles russes en Afghanistan entre Kushk et Samarkand²⁶. De manière plus alarmante pour un gouvernement conservateur dirigé par un Arthur James Balfour plutôt favorable à Curzon, le Vice-roi et son commandant en chef notaient la supériorité décisive des moyens armés russes : « les soldats à notre disposition sont peu nombreux, ceux de la Russie sont en nombres pratiquement illimités » écrivaient-ils à leur Premier ministre²⁷.

Face à l'extension des tenailles russes en cette même année 1903 vers Tashkent pour l'Est et vers Peshawar pour l'Ouest, les mêmes Curzon et Kitchener demandaient au gouvernement des renforts en nombre : 30 000 hommes disponibles directement, associés à une réserve mobilisable depuis l'Inde de 70 000 en cas de conflit. Les Russes de leur côté de la frontière afghane pouvaient alors, selon les estimations du Vice-roi, mobiliser 100 000 hommes avec une réserve prête à intervenir en quelques mois de 180 000 à 200 000 hommes²⁸. La situation semblait

alors avoir peu évolué depuis l'époque où Curzon se rêvait explorateur des terres inconnues d'Asie centrale, puisqu'il notait dès 1889 que les troupes indiennes vivaient avec une épée de Damoclès russe au-dessus d'elles : les Britanniques devaient en effet compter sur leurs renforts venus de Grande-Bretagne alors que les Russes n'avaient qu'à traverser les steppes du Turkestan pour mettre le pied au Kashmir. Là encore, les chiffres parlaient d'eux-mêmes : il fallait entre 6 semaines et trois mois pour acheminer les renforts britanniques par voie maritime, alors que la Russie pouvait mobiliser ses troupes en une semaine²⁹. Si ces chiffres sont difficilement vérifiables en pratique, ils correspondent aux rapports datant de l'époque à laquelle Curzon voyagea en Asie centrale³⁰.

La raison de ce déséquilibre était l'objet principal des inquiétudes de Curzon, à savoir l'existence de la ligne des chemins de fer russes de la transcaspienne³¹. Le problème auquel le Vice-roi des Indes dut faire face entre 1899 et 1905 était que la réponse émanant de Londres pour lutter contre l'influence grandissante

29. Curzon, *Russia in Central Asia*, p. 309.

30. Colonial Defence Commission (CDC), War Office Library, Londres : CDC, First report (1881) pp. 2-12 ; CDC, Third and Final Report of the Royal Commissioners on the Defence of British Possessions and Commerce Abroad (1882), pp. 6-11.

31. Et ce avant la construction officielle de la ligne. Voir : Curzon, George Nathaniel, *Curzon's Persia*. Edited by Peter King. London: Sidgwick and Jackson, 1986, pp. 20-1.

de la Russie le long de la transcaspienne restait ancrée dans une tradition obsolète selon lui : si les troupes russes jouissaient de l'avantage ferroviaire, il convenait simplement de contrebalancer celui-ci par une flotte plus puissante et plus rapide. Le Foreign Office envisageait ainsi de construire plus de navires plus rapides pour pallier le problème de l'acheminement des troupes³². Curzon, de son côté, avait d'autres idées en tête.

La transcaspienne, dont les travaux avaient commencé en 1880 et dont l'inauguration eut lieu en 1888, reliait la mer Caspienne à Samarkand, et entraîna dans son sillage le passage sous influence russe de toutes les grandes villes du Turkestan et d'Afghanistan qui avaient marqué le grand jeu au cours du XIX^e siècle : Khiva, Bokhara, Merv, Tashkent et même Samarkand étaient tombées, au pire sous l'administration, au mieux sous l'influence, de la Russie. Face à cette menace, la politique d'influence sans occupation territoriale voulue par le Foreign Office ne suffisait plus. En effet, si la Grande-Bretagne menait une stratégie à visée essentiellement commerciale dans son empire, la Russie privilégiait une administration militaire assimilationniste qui installait durablement le conquérant sur son territoire : en d'autres termes, pour reprendre une formule de Curzon, si la gloire et la richesse étaient du côté britannique, les nombres, eux, étaient du côté russe³³.

La russification des tribus turcomanes du nord de la Perse et de l'Afghanistan qui s'était opérée à mesure que la transcaspienne avait progressé vers l'est avait aussi permis d'unifier les différentes positions russes en Asie centrale³⁴. Dès lors, les troupes russes pouvaient fondre sur l'Afghanistan de la Caspienne à l'ouest et de la Sibérie à l'est³⁵. La Grande-Bretagne à l'inverse, confiante dans son modèle d'impérialisme déterritorialisé et défendu essentiellement par sa flotte, se trouvait face à un mur en Asie centrale. Curzon décrivait, non sans un certain lyrisme, la différence entre Russes et Britanniques en Asie :

« Les Anglais sont à des milliers de kilomètres de chez eux, et en sont séparés par des continents et des océans. Les Russes, eux, sont toujours en Russie. (...) En Asie centrale, le Russe est occupant et maître. En Inde, (...) l'Anglais est un locataire (...) qui attend avec impatience le navire qui le ramènera chez lui³⁶. »

Il allait même jusqu'à renverser la traditionnelle conception de la sécurité insulaire britannique rendue classique par les pages de l'amiral Alfred Thayer Mahan au tournant du siècle. Reposant sur la supériorité de sa Royal Navy et ne possédant pas de frontières terrestres, la Grande-Bretagne était considérée

32. CAB 37/84/80, Admiralty Policy, Board of Admiralty, n.d., 1906; CAB 37/86/11, Considerations Governing the Peace Strength of the Regular Army (R.B. Haldane, 01/02/1907).

33. Curzon, *Russia in Central Asia*, p. 367.

34. Les Britanniques, il convient de le préciser, jouaient exactement le même jeu d'influence auprès des tribus du nord de l'Inde non-inféodées à la Russie. Voir : Curzon, *A Viceroy's India*, pp. 127-8.

35. Curzon, *Russia in Central Asia*, pp. 261-74.

36. Curzon, *Russia in Central Asia*, pp. 397-8.

Extrait de la carte The Pamirs and Adjoining Territories of Central Asia and India Compiled by H. Sharbau, under the direction of The Right Honble, G.N. Curzon, M.P. To illustrate his paper on the Oxus and the Pamirs, 1896, 1/1 000 000, London (Licence 0-Domaine public, Wikimedia commons).

photo 1 : Construction du chemin de fer russe en Asie centrale en 1890 (d'après G. Dobson, *Russia's railway advance into Central Asia*, 1890, London, W. H. Allen & co ; Licence CC 0-Domaine public, Wikimedia commons).

comme imprenable. La stratégie impériale de la Couronne s'était au fil des siècles évertuée à recréer les conditions d'une insularité inviolable. Halford John Mackinder expliquait ainsi dès 1887 comment les Britanniques avaient réussi à insulariser l'Inde : des frontières de l'Himalaya au désert indien, le nord semblait imprenable³⁷. Le sud quant à lui était protégé par la Navy. L'Inde était une île. Mackinder appliquait la même théorie à l'Afrique du Sud, éloignée qu'elle était de toute menace continentale : « En pratique, écrivait-il, l'Afrique du Sud était une île »³⁸. Au-delà de la théorie, le *Foreign Office* reconnaissait cette dimension insulaire de l'empire. On pouvait lire dans un rapport de Morley, alors Secrétaire d'Etat aux Affaires Indiennes, qu'« avant 1906, la position géographique de l'Egypte était vue comme étant équivalente à celle d'une île, et toute invasion était considérée impossible tant que nous conservions le contrôle des mers »³⁹. Or, précisément, avec la transcaspienne, c'était toute la sécurité nord de l'Inde qui s'évanouissait. Pour Curzon, les vieilles recettes ne fonctionnaient plus car, nous l'avons dit, ce n'était pas un homme de théories.

III- Curzon contre le Foreign Office

Si Curzon se montrait peu enclin à théoriser sa conception de l'empire, il était en revanche un fin connaisseur des rouages diplomatiques du *Foreign*

Office et il savait, au mitan de sa Vice-royauté, qu'il avait en son Premier ministre Arthur James Balfour (1902-1905) une oreille attentive à ses idées⁴⁰. Conscient de l'orientation très traditionnaliste du *Foreign Office* et d'une grande partie de sa majorité politique, Curzon s'acharna à démontrer que les rêves de grandeur impériale basée sur la suprématie navale britannique ne correspondaient en rien à la réalité du terrain en Asie centrale. Le système de défense hérité de l'empire victorien et gravé dans le marbre par Mahan, celui de la « *blue water theory* » reposant sur les stations navales, le contrôle des mers et l'absence, si possible, d'occupation territoriale armée, se vit précisément remis en question lorsque les Libéraux arrivèrent au pouvoir en Grande-Bretagne en 1906⁴¹. Il ne serait pas déplacé de voir en Curzon un précurseur conservateur de cette nouvelle orientation stratégique, à un détail près. Si les Libéraux souhaitaient se départir des théories du contrôle suprême des mers, c'était dans un but essentiellement financier et dans un contexte stratégique de rivalité anglo-allemande. La peur d'une invasion des îles britanniques par les forces du Kaiser obligeait à revoir la répartition des flottes et des troupes, en renforçant ces dernières⁴². Curzon n'avait pas en tête de réduire

37. Mackinder, Halford John. *Democratic Ideals and Reality*, with additional papers. Westport : Greenwood Press, 1981, pp. 239-40.

38. Mackinder, p. 135.

39. Foreign Office Confidential Print (FOCP), vol. 12 : *Britain, Russia and Central Asia 1879-1907*, British Library, Londres : FOCP 15/442, *The Military Requirements of the Empire as Affected by Egypt and the Sudan*, Viscount Morley and others, 11/03/1909.

40. Un document envoyé au *Foreign Office* par Balfour, que nous avons déjà cité, reprend un grand nombre d'idées avancées par Curzon entre les années 1890 et sa prise de fonction en Inde : CAB 37/65/49, First Instalment of Draft Conclusions on Indian Defence, A.J. Balfour, 18/11/1903. Voir aussi : O'Donnell, p. xiv.

41. CAB 37/83/60, Naval Estimates, 1907-1908, 26/06/1906, Board of Admiralty.

42. Le fameux « Cardwell system » qui imposa une redistribution des troupes vers l'Europe et le renforcement des moyens armés : CAB 37/86/11, *Considerations Governing the Peace Strength of the Regular Army*, 01/02/1907, R.B. Haldane ; CAB 37/90/98, *Naval and Military Expenditure*, 18/11/1907, G.H. Murray.

les coûts de défense en Inde, bien au contraire, mais de contrecarrer la ligne de défense imprenable que représentait la transcaspienne russe⁴³.

Curzon, aidé en cela par son expérience du voyage le long de la transcaspienne entrepris l'année de son inauguration (1888), commença dès 1889 par renverser le traditionnel argument de la sécurité indienne garantie par la Navy. Premièrement, écrivait-il alors, la façade maritime du Raj était bien trop étendue pour qu'une flotte, si puissante fut-elle, put garantir son inviolabilité. Ensuite, les frontières du nord-ouest étaient à la merci des troupes russes transportées par la transcaspienne (à l'est) et par la transcaucasienne (à l'ouest) comme nous l'avons déjà exposé. Troisièmement, et en cela Curzon se démarquait radicalement de ses futurs collègues au gouvernement, la position continentale de la Russie formait un bloc avec l'Asie centrale qu'aucune flotte de guerre ne pourrait jamais menacer. L'argument penchait définitivement en faveur de la puissance continentale. Curzon alla même jusqu'à annoncer, en reprenant des termes clefs, les nouvelles théories géopolitiques de Mackinder, lui aussi conservateur, lui aussi impérialiste⁴⁴.

Curzon parlait ainsi, bien avant le célèbre article de Mackinder sur *Le Pivot géographique de l'histoire* (1904) que constituaient l'Asie centrale et « l'Europe de l'est » (une expression qui n'est pas anachronique, et qui fut utilisée par Curzon en 1889) du « pivot » stratégique que constituait la transcaspienne⁴⁵. L'expression revient à deux reprises dans son *Russia and Central Asia* pour démontrer, comme allait le faire son illustre prédécesseur, que l'Asie centrale une fois aux mains des Russes permettrait à ceux-ci de régner sur tout le commerce de l'Europe et de l'Asie⁴⁶. C'était par un jeu de mots qui aurait mérité de rester dans la postérité que Curzon résumait les différentiels stratégiques britanniques et russes en Asie : les Britanniques étaient bien aux commandes de la « *route to India* » maritime entre l'Europe et l'Inde, mais les Russes possédaient eux la mainmise sur une « *road to India* » terrestre en Asie centrale⁴⁷. En anglais, le terme « *route* » indique une voie, un itinéraire : il recouvre un sens plus abstrait que celui de « *road* » qui s'inscrit de plein pied dans la géographie. Les Russes, à l'inverse des Britanniques, « possédaient » déjà l'Asie centrale.

Notons en aparté le soin que prenait Curzon à présenter les ambitions asiatiques de la Russie sous l'angle du commerce, un message censé

passer plus aisément auprès d'un *Foreign Office* pour qui la stratégie visait avant tout à protéger les finances impériales, pas la domination d'un modèle national⁴⁸. Curzon, là encore, annonçait peu ou prou la distinction entre deux modèles impériaux théorisée par Mackinder après la première guerre mondiale. Mackinder opposait « l'économie politique » de la Grande-Bretagne aux « économies nationales » des puissances continentales – en l'occurrence, de l'Allemagne. La fin de ces deux formes d'économie différait diamétralement d'une nation à une autre : la Grande-Bretagne cherchait à étendre son économie, l'Allemagne sa culture, sa civilisation, et un modèle national déjà largement inspiré d'une forme de domination raciale⁴⁹. Curzon en déduisait logiquement que l'avenir, pas simplement des finances impériales, mais de la nation britannique en tant que telle, se jouait en Asie centrale⁵⁰.

Après avoir accédé à la Vice-royauté, Curzon poursuivit dans cette voie avec, cette fois, l'avantage du contrôle politique des défenses indiennes. L'une de ses premières grandes prises de position diplomatique en tant que Vice-roi fut précisément de défendre le commerce britannique passant par les frontières du nord-ouest de l'Inde : cela permettait à Curzon de faire valoir ses idées d'un glacis défensif continental orienté contre la Russie en Afghanistan et en Perse tout en contentant les esprits chagrins du *Foreign Office* peu enclins à se départir d'une politique non-interventionniste en Asie centrale. L'occasion de se faire entendre au *Foreign Office* lui fut servie sur un plateau dès son accession à la Vice-royauté. Les Russes avaient en effet mis en place un cordon sanitaire dans le sud de la Perse, à la frontière de la région du Baluchistan alors sous influence anglaise. Une épidémie de peste en Inde en 1897 servit de prétexte à une fermeture totale des frontières aux caravanes venues d'Inde, ce qui fut expressément interprété par Curzon comme une violation de l'indépendance perse reconnue par les deux grandes puissances. Six ans plus tard, les troupes russes toujours en place à la frontière à stopper ou harceler le commerce indien en partance pour l'Asie centrale, Curzon décidait de mettre le gouvernement britannique face à ses responsabilités.

Curzon avait déjà alerté l'opinion publique en Grande-Bretagne sur les risques de voir le commerce russe supplanter le commerce indien via la transcaspienne en 1889. A mesure que la Russie s'installait et gagnait le monopole du commerce entre l'Asie centrale et l'Europe, la Grande-Bretagne s'effaçait. Des trois grandes routes du commerce d'Asie centrale – par l'Azerbaïdjan, par la Caspienne et par le Golfe persique – seule la dernière restait accessible aux Britanniques⁵¹. L'existence irraisonnée du cordon sanitaire menaçait directement la troisième

43. Il fut à ce titre essentiellement reproché au Vice-roi Curzon d'avoir augmenté très sensiblement les taxes foncières en Inde pour privilégier la construction de nouvelles voies de chemin de fer vers le nord et pour défendre la frontière du nord-ouest. Un essai fut même publié sur cet aspect de la politique de Curzon dès 1903 : O'Donnell, pp. 25-30.

44. Mackinder était en fait un « *Liberal imperialist* », ou « *Limp* » selon un jeu de mots répandu à l'époque, adepte de la politique d'assimilation impériale poursuivie par Chamberlain et concrétisée par le concept de « *fédération impériale* ». En résumé, Mackinder pensait que les avancées technologiques du début du XX^e siècle donneraient clairement l'avantage aux puissances continentales russe et allemande, et que l'Angleterre devait s'adapter ou accepter de perdre sa place de puissance mondiale numéro un. Mackinder attaquait précisément les théories de Mahan sur la suprématie navale. Voir : Blouet, Brian W. *Halford Mackinder, A Biography*. College Station : Texas A&M University Press, 2010, pp. 108-23 ; Mackinder, chapitre un (pp. 1-70).

45. Curzon, *Russia in Central Asia*, p. 291.

46. Curzon, *Russia in Central Asia*, pp. 291-2.

47. Curzon, *Russia in Central Asia*, p. 311.

48. Curzon, *Russia in Central Asia*, p. 320.

49. Mackinder, pp. 140-7.

50. « *To me, I confess, they are the pieces on a chessboard upon which is being played out a game for the dominion of the world. The future of Great Britain, according to this view, will be decided, not in Europe, not even upon the seas and oceans which are swept by her flag, or in the Greater Britain that has been called into existence by her offspring, but in the continent whence our emigrant stock first came, and to which as conquerors their descendants have returned.* » Curzon, *Persia and the Persian Question*, vol.1., pp. 3-4.

51. Curzon, *Russia in Central Asia*, p. 284-7.

et dernière route du commerce indien passant par le continent. Ce fut ce point, bien entendu, que Curzon mit en avant, puisqu'il fallait lire en filigrane derrière les invectives du Vice-roi une menace portée par les Russes à la « *route to India* » : le Golfe⁵². Une prise de position militaire en Perse et en Afghanistan devenait nécessaire pour protéger le commerce, certes, mais Curzon, désireux de s'attirer la bienveillance du *Foreign Office*, faisait aussi de l'Asie centrale le terrain de jeu sur lequel la suprématie maritime des Britanniques dans le Golfe devait se jouer.

Curzon s'offusquait de ne voir le *Foreign Office* réagir, si ce n'est par un communiqué laconique « exprimant l'espoir de voir le gouvernement russe comprendre l'intérêt de retirer ses officiers » de Perse⁵³. Si le Vice-roi voulait installer des troupes indiennes en Perse, le *Foreign Office* l'accusait de vouloir étendre l'influence du Raj au-delà de ses frontières du nord-ouest au prix, à l'évidence, d'une crise diplomatique qu'il convenait en toute circonstance d'éviter. L'histoire retint que Curzon eut, en demi-teinte, le dernier mot sur ce point ; pas tant cependant grâce à l'orientation jingoïste de sa politique qu'à ses références aux risques portés par la Russie sur le golfe Persique⁵⁴.

Curzon avait obtenu en février 1901 de créer une nouvelle grande province, la bien-nommée Province de la Frontière du Nord-Ouest (*North-West Frontier Province*), pour garantir la stabilité du Penjab jusqu'à Peshawar. La nouvelle province ne garantissait pas alors d'extension de l'autorité du Raj en Afghanistan ou en Perse, mais une plus grande centralisation des problèmes posés par l'existence de tribus échappant à l'autorité indienne, afghane ou perse. L'occasion du débat sur le cordon sanitaire russe le poussa à avancer ses pions en direction du nord-ouest.

La Perse de l'époque de Curzon vivait dans une situation de semi-dépendance vis-à-vis des deux grandes puissances britannique et russe avec au nord une zone d'influence réservée à la seconde et au sud, autour du Baluchistan, une zone réservée à la Couronne. Deux traités, en 1890 et en 1899 garantissaient en outre à la Russie un monopole des concessions ferroviaires en Perse en échange de prêts avantageux auprès du gouvernement du Shah⁵⁵. Curzon tenta dans un premier temps, sans grande conviction, de négocier un prêt concurrent dans le but de faire annuler la clause liée aux chemins de fer russes en Perse⁵⁶. Le gouvernement britannique, par le biais du *Foreign Office*, se montrait prêt à investir directement dans la dette perse, mais les réticences manifestes du Vice-roi firent entrave à un accord direct. C'est que Curzon avait d'autres plans pour la Perse : en fin tacticien, celui-ci n'accepterait de garantir les emprunts perses par le biais des finances indiennes qu'en échange de garanties exclusives sur le Séistan (sud Perse). L'autorité du Raj se serait ainsi

étendue au nord de sa zone réservée du Baluchistan. Mais face à l'urgence dans laquelle se trouvait la Grande-Bretagne, Curzon crut bon de tester la résistance du *Foreign Office* en demandant ni plus ni moins que la création d'un protectorat britannique sur tout le sud de la Perse, violant ainsi sciemment les accords de non-ingérence reconnus par la Russie et la Grande-Bretagne⁵⁷.

En proposant une mise *a maxima* – création d'un protectorat – dans la dernière manche du grand jeu qui se jouait alors, Curzon savait probablement qu'il ne serait pas suivi par le *Foreign Office*. Le Vice-roi avait cependant prévu le coup suivant, celui qui allait mettre mat et le *Foreign Office* et la Russie. En faisant passer pour un pis-aller le rêve qu'il chérissait depuis ses voyages de 1888 le long de la transcaspienne, Curzon réussit un coup de maître : il finit en effet par faire accepter l'extension des chemins de fer indiens vers la Perse et l'Afghanistan⁵⁸. Se faisant, il offrait à la Grande-Bretagne de devenir une « puissance amphibie », pour reprendre les mots de Mackinder, en Asie centrale : une puissance capable de maîtriser les mers et les continents⁵⁹. Si le *Foreign Office* devait refuser cette offre – ce qu'il ne fit pas – cela aurait été au tour de la Russie de devenir amphibie : la Perse et les accès au Golfe, avait écrit Curzon en 1889, offraient la possibilité à la Russie de devenir une grande puissance maritime⁶⁰. L'extension des chemins de fer permettait de rééquilibrer la situation de désavantage stratégique ferroviaire en empêchant premièrement la transcaspienne de rejoindre le Golfe et en faisant de toute la région du Seistan, au sud de la Perse, une chasse gardée britannique⁶¹. La nouvelle extension voulue par Curzon passant obligatoirement par l'Afghanistan, ce fut aussi toute cette région qui dut être garantie. L'Afghanistan devint de fait un état tampon britannique, état dont la définition fut donnée par l'un des alliés de Curzon, le Premier ministre lui-même Arthur J. Balfour : « un état prêt à essuyer les premières vagues d'agression »⁶². Pourtant, sans même qu'il en fût conscient, Curzon venait de mettre un terme au grand jeu anglo-russe⁶³.

En conclusion

Le grand jeu, y compris pour Curzon, s'arrêta soudainement lorsque la Grande-Bretagne signa l'alliance anglo-russe de 1907. La même année, Curzon fut invité à donner une série de conférences à l'université d'Oxford, publiées sous le titre de *Romanes Lectures*. Le thème que Curzon choisit d'aborder n'étonnera pas le connaisseur de la carrière de l'ancien Vice-roi : les frontières. Au cours de ces conférences, il

52. CAB 37/65/44, Russian Sanitary Cordon in Persia, 24/07/1903, Lansdowne.

53. CAB 37/65/44, Russian Sanitary Cordon in Persia, 24/07/1903, Lansdowne, p. 2.

54. FOCP 8539, Memorandum on Current Affairs in Persia, 11/12/1905, R. Graham, p. 303.

55. FOCP 8539, Memorandum on Current Events in Persia, 11/12/1905, R. Graham, p. 304.

56. CAB 37/64/4, Memorandum Respecting Financial Assistance to Persia, 05/02/1903, anon. (Foreign Office). Voir aussi : Wynn, pp. 183-4.

57. CAB 37/64/4, Memorandum Respecting Financial Assistance to Persia, 05/02/1903, anon. (Foreign Office), pp. 3-6.

58. FOCP 8539, Memorandum on Current Events in Persia, 11/12/1905, R. Graham, p. 305 ; CAB 37/67/89, Untitled dispatch, 22/12/1903, Curzon, p. 1.

59. Mackinder, p. 64.

60. Curzon, *Russia in Central Asia*, p. 377.

61. CAB 37/64/49, Memorandum by the Viceroy and the Commander-in-Chief on the Provisional Report of the Defence Committee on Indian Defence, 07/08/1903, Curzon and Kitchener, pp. 19-31.

62. CAB 37/65/49, First Instalment of Draft Conclusions on Indian Defence, 18/11/1903, A.J. Balfour, p. 2.

63. En 1919, Curzon, devenu ministre des affaires étrangères (*Foreign Office Secretary*) eut enfin les mains libres pour instaurer un protectorat sur la Perse.

revint sur toute l'histoire stratégique de la défense de l'empire, en insistant discrètement sur les avancées que lui-même permit notamment de faire. Ainsi, écrivait-il, l'histoire de l'empire avait premièrement été celle d'une puissance maritime essentiellement, et ses dirigeants n'avaient aucune expérience de la protection des frontières terrestres⁶⁴. Puis la Grande-Bretagne décida bon gré mal gré d'investir dans les territoires continentaux d'Afrique, découvrant avec stupeur le concept de frontière continentale. Réfléchir à cette question n'avait été l'œuvre ni du *Foreign Office*, expliquait-il alors, ni de l'*India Office*, mais bien « des esprits les plus fins et des plus viriles énergies dont regorge la race anglo-saxonne »⁶⁵. Difficile de ne pas voir en ces commentaires un compliment *pro domo*, quand on sait que la conquête de l'Afrique par la Grande-Bretagne ne commença réellement qu'avec le Congrès de Berlin, en 1885.

Si aujourd'hui les risques bien réels d'un conflit nucléaire entre l'Inde et la Pakistan se voient souvent éclipsés par les événements du Proche-Orient, Curzon

prévoyait que le grand jeu pouvait déboucher sur une guerre mondiale⁶⁶. La nouvelle menace allemande, clairement navale, relégua le grand jeu au rang de discussion théorique et universitaire. La nouvelle guerre serait européenne, navale, et concernant les communications impériales, ne pourrait être gagnée que grâce à l'inviolabilité de Suez. Le pivot stratégique britannique se déplaçait alors clairement vers la Méditerranée. Il se murmurait d'ailleurs que, y compris à l'époque du grand jeu, les Russes n'avaient d'autre intérêt en Asie centrale que de détourner l'attention de la Couronne du golfe Persique⁶⁷. Selon cette version, le grand jeu n'avait été qu'un épouvantail destiné à mettre face à face deux puissances amphibies, dont l'une dominait déjà une grande partie de l'Eurasie.

64. Curzon, George Nathaniel. *The Romanes Lecture, 1907 : Frontiers*. Oxford : The Clarendon Press, 1907, p. 8.

65. Curzon, *The Romanes Lectures*, p. 9.

66. Curzon, *Russia in Central Asia*, p. 320.

67. Curzon, *Russia in Central Asia*, pp. 321-2 ; O'Donnell, pp. 13-4.